

## Partir, revenir

*Gabrielle de Patrice Chéreau*

Gérard Grugeau

---

L'animation en question

Number 125, December 2005, January 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/7787ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Grugeau, G. (2005). Review of [Partir, revenir / *Gabrielle de Patrice Chéreau*]. *24 images*, (125), 53–53.



Dans cet opéra de chambre où tout n'est que représentation, Chéreau donne une ampleur pétrifiante à l'affrontement implacable de deux bourgeois.

## Partir, revenir

par Gérard Grugeau

**A**près deux opus contemporains au dépouillement exemplaire (*Intimité* et *Son frère*), Patrice Chéreau revient au cinéma là où on ne l'attendait pas. Adaptant *Le retour*, une nouvelle de Joseph Conrad, il offre avec *Gabrielle* un somptueux film d'époque intimiste au parfum mortifère qui, avec un bonheur incertain, ose tous les excès pour mieux circonscrire les enjeux souterrains d'un drame immobile, d'une « vie sans outrage » refermée sur sa violence rentrée et l'âpre perversité de ses faux-fuyants. Deux bourgeois comptables de leurs émotions et perclus d'habitudes immuables s'égrenant au fil de vaines soirées mondaines, doivent soudainement affronter l'horreur tétanisante de l'adultère quand la femme quitte l'époux... mais lui revient dans la même journée. Chez ces gens-là, on part par erreur puisque de toute façon, on compte pour rien, on n'est déjà plus là. On part pour mieux disparaître, mais on commet le pire, on revient. Et on revient parce que l'autre vie exige trop de soi et que le corps s'avère trop engoncé pour absorber ce qui sourd en territoire inconnu. On revient alors résignée aux marches du tombeau, là où les morts-vivants rongés de solitude dorment déjà d'un même sommeil au milieu des statues d'un monde momifié. Monde sur lequel veille l'humble personnel de maison vaquant aux rites funèbres d'une bourgeoisie suffisante et avare de tout charme, fût-il discret. Et si, dans un ultime sursaut, un autre départ clôt ce sombre théâtre intime, la mort a déjà gagné.

On voit tout de suite ce qui a pu séduire Patrice Chéreau dans cette stupéfiante matière romanesque qui sonde avec une acuité vertigineuse la réalité d'un couple sans amour poussé dans les derniers retranchements de sa survie. Filmant en cinéma-Scope, avec voix hors champ sophistiquée et partition musicale aux accents hitchcockiens, Chéreau donne une ampleur pétrifiante à cet affrontement implacable qui distille non sans ironie vérités et mensonges, cruautés et non-dits. Jouant subtilement des mouvements de caméra et des échelles de plan (plans larges accueillant la lourdeur austère des intérieurs, gros plans des visages qui soudain mettent en valeur « la vérité de la peau » et accélèrent la circulation des affects sous la surface), le cinéaste associe ici le cadre à l'architecture d'un caveau qui ensermerait les personnages jusqu'à l'étouffement. D'une picturalité très maîtrisée, *Gabrielle* emprunte à la peinture de la Belle Époque et des débuts du vingtième siècle. Dans une séquence glaciale de résignation morbide, l'épouse telle une Ophélie à la rousseur toute klimtienne offre son corps de noyée à moitié nu au désir émoussé du mari éconduit. Au premier plan, sous la chair de la jambe, semblent déjà poindre les os du squelette, comme ceux qui ornent certaines gravures d'Edvard Munch. Décomposé, le couple se dissout à jamais dans sa nuit d'encre alors que les domestiques procèdent à l'extinction des feux dans un sinistre ballet feutré.

Pour renforcer la théâtralité de cet opéra de chambre aux pulsions étouffées où tout n'est que représentation, Chéreau recourt par ailleurs à des artifices déconcertants comme s'il cherchait à combler autrement ce déficit des corps dont il aime tant à l'accoutumée radiographier les états convulsifs. Ici, le

cinéaste alourdit sa mise en scène en alternant le noir et blanc avec la couleur quitte à brouiller parfois les temporalités, de même qu'en usant de ralentis ostentatoires et, surtout, de cartons superposés aux inscriptions massives qui semblent pallier l'incapacité de dire des personnages et viennent lacérer l'écran comme autant de cris muets, jugulés par le barrage crispé des lèvres. Pour un peu, on se croirait soudain chez Robert Lepage dans la postmodernité maniériste du multimédia. De cette fausse audace, de cette emphase anachronique qui nuit à la lisibilité d'une œuvre par ailleurs rigoureuse, naît un malaise. Au-delà de ces réserves (la mise en scène brille quand les mots dictent l'organisation de l'espace), *Gabrielle* doit l'essentiel de son pouvoir de fascination à la présence magnétique d'Isabelle Huppert qui, avec une assurance confondante de tous les instants, donne libre cours aux multiples personnalités d'une Gabrielle tour à tour humiliée au retour de son escapade, flamboyante en mondaine assassine, et forte en épouse faussement soumise qui s'offre à nous dans l'amertume absolue de son désespoir éteint. Face à elle, plus inégal dans sa débauche d'émotions impromptues, Pascal Greggory affiche toute la fragilité d'un homme brisé qui voit son monde d'apparences s'écrouler. Sous le scalpel impitoyable du grand accoucheur d'âmes qu'est Patrice Chéreau quand il laisse le cinéma le traverser, le couple se consume jusqu'aux cendres.

France-Italie, 2005. Ré. : Patrice Chéreau. Sc. : Patrice Chéreau et Anne-Louise Trividic. Ph. : Éric Gautier. Mus. : Fabio Vacchi. Int. : Isabelle Huppert, Pascal Greggory, Claudia Coli, Thierry Hancisse. 90 min. Couleur. Dist. : Les Films Séville.

Sortie prévue : fin janvier 2006

